

pérance ravale l'homme au dessous des brutes parmi lesquelles le père témoigne toujours de l'affection pour sa famille et partage avec leur mère les soins qu'elle se donne et ses peines pour la nourrir.

Une femme a perdu la vie dernièrement dans cette ville à la suite de l'accouchement de deux jumeaux, dans le dénûment d'une profonde misère. Pendant qu'elle se débattait pour ainsi dire dans les bras de la mort, son mari, bien loin de s'occuper de pourvoir aux besoins de sa femme plutôt que de lui procurer quelque soulagement dans ses souffrances, est resté constamment plongé dans l'ivresse; sans la charité de quelques respectables dames du voisinage, elle serait restée sans secours spirituels et temporels. L'une d'elles s'est trouvée dans la nécessité de se charger de l'un des deux jumeaux, l'autre est mort bien vite après sa naissance. Nous ne savons rien du mari, sinon qu'il a continué de se livrer pendant plusieurs jours de suite au mêmes excès.

Est-ce que nous n'épuiserons donc jamais ce sujet d'affliction pour toute la société, et que de nouveaux exemples viendront chaque jour nous commander de crier contre ces excès immoraux qui sont cause de tant de malheurs, et qui forment une plaie si hideuse dans le corps social? Il ne se passe pas de semaine sans que parcellles misères à celles que nous venons de rapporter arrivent jusqu'à nous. Tantôt c'est un père qui laisse périr ses enfants, un époux qui néglige et martyrise sa femme, un fils qui fait mourir ses parents de chagrin, une femme qui néglige sa maison, couvre son ménage de déshonneur, et pourquoi? pour s'étourdir dans les fumées d'une boisson délirante qui détruit tout, honneur, santé, fortune, et ravale ses victimes au dessous de ce qu'il y a de plus ignoble dans la nature créée. Mon Dieu quand finirons-nous donc de déplorer d'aussi infâmes excès?

Aurore.

—M. A. Taschereau est entré en charge le 17 avril comme juge de police à Québec.

*Fête des Artisans.*—Nous croyons devoir rappeler que c'est à mercredi au soir qu'est fixée cette fête intellectuelle, la première de son espèce qui aura jamais eu lieu à Québec. Le programme fait foi des peines que le comité de l'Institut des Artisans s'est données pour procurer aux amateurs d'amusements rationnels une soirée aussi instructive qu'amusante: c'est des dames surtout qu'il en espère une douce récompense dans le patronage dont elles voudront bien l'honorer.

Canadien.

*Étoffe du pays.*—Nous appelons l'attention de nos lecteurs de la campagne sur l'annonce de Mr. P. Gingras, Junr. qui achètera toutes sortes d'étoffes du pays ou les vendra à commission. L'offre de ce monsieur facilitera les cultivateurs qui ne peuvent venir vendre leurs étoffes, sans perdre un temps souvent précieux. D'un autre côté, nous espérons que Mr. Gingras rencontrera de l'encouragement parmi les habitants de la ville: car s'habiller des produits du pays va devenir une mode, au printemps.

Artisan.

TEXAS.

—Les propositions que le Mexique vient de faire au Texas, pour le rattacher à lui, sont le premier pas que la diplomatie de Santa-Anna ait encore fait dans la voie d'une saine et large politique. Santa-Anna a fini par comprendre, s'il ne l'avait pas compris depuis longtemps, que jamais le Texas ne pourrait être reconquis par les armes; il cherche à le reconquérir par la conciliation, à l'acheter par ses propres intérêts. Les offres faites au Texas, en garantissant l'indépendance administrative de ce dernier, lui donnent gain principal au fond et ne sauvent guères que la forme pour le Mexique. Mais l'apparence serait tout pour Santa-Anna, qui comprend qu'entre son pays et son ancienne province insurgée il n'y a qu'une question d'amour propre, la question de fait étant depuis longtemps tranchée. Si Santa-Anna réussissait à rattacher, même nominativement, au nord de la confédération mexicaine, la province qui s'en est détachée, il ferait moralement compensation à une autre perte qui menace au sud cette confédération, s'il est vrai, comme on l'annonce, que le siège de Campêche ait été levé. La réincorporation du Texas aiderait puissamment, suivant toute probabilité, celle de l'Yucatan. Ce serait un précédent qui aurait une influence incontestable sur les dissidents yucatèques. Mais il est peu probable que les Texiens accèdent aux désirs et au plan de Santa-Anna. Ils ont eu trop le temps de s'habituer à leurs mots d'indépendance et de nationalité pour le renoncer volontairement. Une suzeraineté est un collier moral qui s'impose, mais ne s'accepte pas. L'argent, autrement dit l'intérêt, peut faire sortir de la vassalité, mais le fer seul y fait rentrer. Le fer peut seul maintenir l'harmonie entre les populations que séparent leur langage, leur religion, leurs mœurs.

Les Anglais en ont fait l'expérience en Chine. L'émeute sanglante dont ils viennent d'être le but et les victimes est un événement grave qui rouvre pour eux toutes les incertitudes d'un avenir dont ils croyaient avoir conjuré les périls.

Depuis longtemps déjà il se révélait, au sein de la populace, des symptômes menaçants qui avaient jeté l'alarme parmi les étrangers résidant à Canton; mais on était loin de penser que l'explosion serait aussi prochaine et aussi violente. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que c'est l'apparition de quelques *ladies* anglaises et américaines, dans les rues de la grande cité, qui a servi de prétexte, de signal à l'émeute. Les Chinois, au lieu de voir, dans cette gracieuse apparition, une compensation aux sacrifices que leur impose la conquête britannique, n'y auront vu sans doute qu'une insulte; ils auront pensé que ces dames venaient, à leur tour, faire acte de domination, et cette impertinence des cotillons de Londres aura fait éclater la haine qu'avait jusqu'alors contenue la présence des habits rouges. Peut-être aussi les Chinoises se sont-elles alarmées de la concurrence dont les menaçaient ces hardies

visiteuses, et ont-elles voulu conjurer le péril en mettant aux mains de l'émeute la torche incendiaire.

Quoi qu'il en soit, l'opinion des Anglais eux-mêmes est que cet incident, et la querelle des Lascars et des Chinois, n'ont été que des occasions d'explosion offerte à la rancune que la nation a gardée du dernier traité de paix et au besoin de vengeance qui l'anime. "Le fait, que le feu a été mis d'abord au drapeau anglais qui était devant la Compagnie Anglaise, dit le *Canton Press* et, cet autre fait, que la populace a veillé à ce que le feu ne s'étendit pas au-delà des factoreries britanniques, prouvent que la rage populaire était uniquement dirigée contre les Anglais et leurs propriétés, et il est heureux que le temps ait été si beau et si calme, car s'il y avait eu le moindre vent, on ne peut douter que l'incendie, qui n'a détruit que trois factoreries, aurait détruit les dix autres, et causé des désastres énormes.... La perte la plus sensible a été celle d'environ 350,000 piastres d'espèces pillées sur la populace. On dit que quelques-uns des coupables ont été punis sur-le-champ, et que leurs têtes ont été exposées comme un exemple. Mais comme, par une coïncidence bizarre, il se trouve que le nombre des têtes exposées est le même que celui des cinq Chinois trouvés devant les factoreries, on suppose que les têtes de ces cinq cadavres sont les mêmes que celles exposées par l'autorité, et ce soupçon ne paraît pas mal fondé, car l'excitation de la populace était si grande et le pouvoir des autorités si faible, qu'elles ne se seraient point hasardées à faire un acte de justice aussi énergique.... La veille, un bateau fin voilier avait été dépêché de Canton vers sir Henri Pottinger qui se trouvait à Hong-Kong; mais, chose singulière, les croiseurs chinois ne le laissèrent point descendre la rivière, et le messenger, auquel la dépêche avait été confiée avec promesse de 40 piastres s'il la remettait fidèlement à son adresse, revint à Canton un ou deux jours après, et déclara que sa lettre avait été saisie par les Mandarins....

"On ne saurait douter, continue le même journal, qu'il existe dans le peuple une rancune profonde de la victoire des Anglais, et qu'on y attribue la défaite des Chinois à la vénalité et à l'incapacité de leurs officiers, ce qui n'est pas sans justesse. Nous ne pouvons qu'avec peine croire, après la sévère leçon qui leur a été donnée, que le gouvernement impérial et les ministres d'état désirent plonger de nouveau leur pays dans les horreurs de la guerre en violant le dernier traité. Cependant les nouvelles reçues de Canton, démontrent presque que les premières protestations pacifiques du gouvernement de Pékin ont été aussi fausses qu'elles l'étaient durant le mémorable échange de notes qui eut lieu entre le commissaire impérial Keshent et le capitaine Elliot, et que, depuis le départ de nos forces du territoire septentrional, la cour chinoise peut se flatter qu'une seconde lutte lui réussirait mieux que la première. Une circonstance, qui autorise à soupçonner que le gouvernement chinois n'a pas l'intention de remplir avec bonne foi les conditions du traité, c'est la nouvelle que Elepoo, le commissaire impérial, attendu à Canton pour terminer certains arrangements de détails, aurait reçu l'ordre de revenir sur ses pas, lorsqu'il n'était plus qu'à quelques journées de Canton. Si ce fait se confirme, il est probable qu'une nouvelle campagne deviendra nécessaire."

Nous partageons, à cet égard, l'opinion du journal anglais. La guerre de Chine n'a encore eu que son premier acte, et Dieu seul peut savoir combien d'actes aura ce drame lointain, et quel en sera le dénouement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si le guer-à-pens dont les Anglais viennent d'être victimes, ne rallume pas la guerre mal éteinte, il servira de prétexte au cabinet de St.-James pour exiger des garanties, et au nombre de ces garanties, le journal anglais, que nous avons cité, a déjà suggéré *la construction d'un fort avec garnison anglaise, dans Canton même*. Ainsi donc, ou les événements qui viennent d'avoir lieu amèneront les Chinois à secouer de nouveau le joug britannique, ou ce joug s'appesantira sur eux plus que jamais.

Courrier des Etats-Unis.

CHINE.

Nous avons déjà apprécié la nature et l'importance des nouvelles apportées de Chine par le navire *Delhi*, qui a fait voile le 20 décembre. Il ne nous reste qu'à en donner les détails que nous empruntons à une correspondance particulière qui raconte d'une manière beaucoup plus complète que ne l'ont fait les journaux de Canton, les diverses scènes du drame sanglant dont cette ville a été le théâtre, dans la journée du 7 décembre.

"Canton, 16 décembre 1842.

"Je suis arrivé à Canton le 24 novembre, et ai été présenté à presque tous les négociants Hong, que j'ai trouvés dans une grande alarme par suite du danger où ils sont de voir leur monopole aboli par le traité de paix anglo-chinois. M. et Mme Parker étaient arrivés quelques jours avant moi. L'apparition de Mme. Parker à Canton a produit une vive fermentation de curiosité. Elle a d'abord pris grand soin de ne pas s'exposer aux regards publics plus qu'il n'était absolument nécessaire. Ses sorties se bornaient à une petite promenade, le soir, dans le quartier américain. Plusieurs négociants, cependant, qui connaissent le peuple de cette ville, trouvaient fort imprudent le séjour de Mme. Parker. Mais bientôt arriva Mme. Isaacson, la femme d'un capitaine anglais, et les deux dames, l'une et l'autre fort hardies, puisèrent dans leur réunion un tel courage qu'elles se décidèrent non seulement à demeurer dans la ville, mais même à entreprendre les excursions les plus audacieuses pour satisfaire la curiosité qu'elles éprouvaient d'étudier les mœurs de ce peuple mystérieux, de contempler les merveilles de cette grande cité. Leurs premières courses se firent sans accident, et elles en donnèrent, par correspondance, des récits si attrayants à quelques amies qui, plus timides, s'é-